

DOMINIQUE PETTJEAN

LE TEMPS,
EN DERNIER LIEU,
JE L'AI PERDU.

LE TEMPS,
EN DERNIER LIEU,
JE L'AI PERDU.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille des nuages qui pourchassent les vagues dont les plus hautes, pour ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée, mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments, les battements précipités de mon cœur compriment le présent du temps qui remonte par mes veines paniquer ma tête que le cisaillement du ressac ne m'entraîne, en affouillant le sable dessous mes pieds, dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger la cambrure des vagues dont le mouvement ondulant se brise sur la côte découpée et voir s'accumuler l'écume qui, roulée par le vent, se dissolvait et s'évapore lentement, lui, inerte depuis son agrégation dans les temps archéens, il dure !

LA lente érosion du rocher n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard, mais à la densité de sa masse qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tournent en rond dans le vide.

CE mouvement spiralé de la main qui déroule le fil de la pensée qui me traverse la tête, me rend solidaire d'un ciel où s'épuise l'énergie des éléments, du déferlement des vagues aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents, jusqu'au dernier grain d'une irréversible fin.

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins j'en déduis que ce mouvement n'est dû au souffle de son apparition réfréné par les agrégations de matières dans la bulle d'éther mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe et que, sans cette expansion de l'espace qui anime le futur du temps, ne s'imbriqueraient les durées de dissipation de l'énergie des divers éléments.

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

L'ESPACE connu perdue aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

IMMOBILES en aucun point dans le vide de l'éther en expansion, les éléments de l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur chute si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège dans des éléments qui se consomment irréversiblement, là où la poussière se déploie, s'offrent des présents !

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant de l'énergie matérialisée du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME se forme dans la pureté bleue d'un ciel d'été, le nuage noir qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans le vide de l'éther où se complexifie la matière des éléments en s'y refroidissant, s'agrègent des nuages de gaz et de poussière en des astres incandescents.

DÈS lors que "rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme", à la fin des fins, si le mouvement d'expansion de l'éther ne s'inverse, sous quelle mystérieuse dilution se retrouvera conservée dans le froid absolu du vide originel, l'énergie dissipée de la matière des éléments de l'univers jusqu'au dernier grain, irréversiblement.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, autrement, sans fin, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIE par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si, dans ma tête de poète où la durée d'épuisement des éléments qui s'entremêlent dans la tempête ne s'inscrit dans le présent en mouvement que lorsque, sur le papier, ma main maîtrise les causes qui s'enchaînent dans une formule concise, le brassage des mots ne couvrirait leur vacarme.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée de mon geste échouant à inscrire dans le retour des mouvements cycliques du monde une ligne droite de mots qui s'aventure dans le futur de l'espace vierge d'une page, émerge le souvenir d'un enfant jouant à graver rapidement dans le sable, au plus près des vagues, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisait l'étable trompeuse de la marée basse ?

C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai franchi, en tourbillonnant sur moi-même avec la terre en mouvement, le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui, à mesure que se dissipe l'énergie de leur matière accumulée, soit en s'agrégeant, soit devant l'acquérir comme le vivant, se transforment en durant aussi longtemps que les corps conservent de la chaleur dans le froid d'un éther où se différencie l'univers.

EST-ce la flèche du temps qui régule l'évolution des éléments en mouvement dans le vide en y ajoutant ou en y soutirant des grains d'énergie ou bien, celle-ci brisée dans un mouvement inversée, ne serait-elle, jusqu'à la mort thermique de l'univers, que la durée requise par chaque élément pour dissiper l'énergie de sa matière dans la froidure de l'éther, irréversiblement.

Si la vitesse de dissipation de l'énergie de la matière des éléments détermine la durée de leur présence dans le vide de l'éther, alors l'écoulement du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre, et toutes fictions sur sa fuite en avant dans le futur qui devancerait celle en arrière dans le passé, oblitérent nos pensées d'autant.

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le mouvement d'horlogerie du temps carillonné qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse de nos squelettes, plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'à ce que nous cessions d'expirer la fluidité d'un éther dont la transparence se dilue dans le vide infini.

AVANT que je ne m'épuise à lisser des boucles de mots jusqu'à ce que se retrouve capturé et figé dans une trace le cours du temps que je passe à affronter le vide de l'aire vierge de ma page, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni commencement ni fin.

APRÈS avoir trituré le vide de l'espace vierge de la page avec une phrase qui tâtonne tant que le déroulé de sa tournure ne délivre une pensée qui prône que, sans le vide froid de l'éther, les éléments de l'univers ne dissiperaient l'énergie de leur matière me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, sachant que le moindre grain de poussière participe à l'édification du tout, la glèbe ou la cendre ?

PAREILLEMENT au moment où, dans la tournure mouvante de la phrase tâtonnante qui se déploie sur l'aire vierge de la page, apparaît une facette étonnante du vide attracteur d'une pensée déroutante, nous percevons les corps célestes que leur consistance soit obscure ou lumineuse, solide, liquide ou gazeuse, dans un instant de leur présence dans le vide d'un éther dont ils sont les hôtes.

AVANT d'atteindre le point final de la phrase et que ne s'y précise, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, ma vision du vide créateur de l'aire vierge illimitée des pages, ma pensée suspendue au mot qui m'échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent des étoiles qui, dans une bulle d'éther dont l'expansion s'accélère, depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, l'instant présent du temps traverse-t-il d'un coup la totalité de la matière répandue dans l'espace ou bien progresse-t-il à partir du plus infime des ajustements des particules élémentaires de chacun des corps d'un univers qui s'allège des éléments qui se consomment dans l'expansion d'un éther qui s'évide ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralée autour de son trou noir d'où ne s'évapore que le fantôme d'une énergie sans mémoire que j'ai, en me remémorant le savoir qu'avec mes yeux je ne voyais, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie accumulée lorsque, dans le tiraillement de l'espace absent du rien et le tout du rien à l'infini, chaque point du vide absolu, en étendant son rien à la ronde, croise l'onde des autres points, c'est cette même énergie qui, consumée par les astres incandescents, depuis lors se perd dans l'expansion de l'éther.

DANS l'accélération de son expansion dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, notre univers chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide attracteur des feuilles vierges et lisses de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectuent leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème restent abstruses de nombreuses années avant de clairement dérouler une pensée infuse, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, nos amours de loin leurs poèmes si nos solitudes ne se rencontrent dans un roman, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans un tiroir ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui ne cesse, prothésé, d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à mon ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, le langoureux déclin des jours égrainé par des engrenages usés retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles, pour revenir à minuit en passant par midi, parcourent deux fois le cadran en carillonnant tous les quinze degrés les heures de la course apparente du soleil si bien que, dès lors que le mouvement de la rotation de la terre vient à l'encontre de la marche mesurée du temps celui-ci m'oblige, pour ne pas être entraîné passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser, tour à tour, dans chacun des vases jumeaux du sablier de pacotille que n'a retourné, depuis bien des années, aucune perte de temps, avant que ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire, et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui privilégiera, au franchissement des obstacles du trajet le plus court, les longs détours, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si, pour que m'apparaisse une pensée plausible dans une tournure de phrase compréhensible, je ne devais triturer un bredouillage qui s'étale sur l'aire vierge des pages à mesure des raturages ?

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, de redistribuer les fragments de la phrase désarticulée dans le vide créateur auquel je crois, jusqu'à ce qu'une tournure judicieusement déroulée récompense le travail de mes doigts.

COMME ce n'est qu'en repassant par le fil des mots, comme une araignée celui de sa toile, que mon esprit capte la pensée qui s'y noue dans un tour harmonieux, sans une page blanche ne se profilerait, entre les raturages des moutures de la phrase que je triture, un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieux.

POUR que mon geste ne se fige dans la paresse de ne plus aller quérir la pensée qui ne cesse d'évoluer à mesure de mes maladresses, et que mon esprit ne se lasse de se raccrocher aux inepties qui s'agencent dans l'imbroglio de mots que je relance jusqu'à ce que j'y perçois la folie de mon histoire où le vide attracteur de la page se transmue en savoir, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui divague.

COMME mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est que lorsque le bruit d'engrenage des rouages du langage s'articulent autour des phonèmes des rimes essayées dans les fragments dispersés que s'élabore la pensée attendue dans vide étendu de la page qui, pour satisfaire l'écoute de mes yeux, recueille son tour mélodieux.

SI je ne restais insatisfait du contenu banal de la phrase bancale, je ne reviendrais permuter les mots de la mouture désarticulée jusqu'à ce que, du charabia du premier jet, s'élabore la pensée qui ravit mon esprit simplet à mesure que s'accordent les phonèmes des mots de la trace qui se déploie dans l'espace vierge de la page, comme se synchronise l'évolution des éléments de l'univers dans un éther dont l'expansion s'accélère.

POUR que ma main ne se lasse de raturer la trace qui débouche sur une impasse et que ne s'arrête de tâtonner la phrase tronquée, l'attention de mon esprit se laisse happer par le vide blanc de la page pour y retrouver le postulat de ce poème : que ce n'est dans le cours du temps que se façonnent les éléments mais dans le vide de l'espace parcouru car, comme pour celui de l'écriture, le temps ne passe sans une expansion de l'espace.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi, la dois-je au vide attracteur des pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée attendue sur le vide où intelligemment se lient, au-devant de mon idiotie, les mots poursuivis ?

QUAND bien même j'oublie, page après page, les tournures alambiquées des pensées ressassées sur la flèche du temps dont l'avancée est liée à l'expansion de l'espace, je ne cesse pourtant d'écrire mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire, sinon le cours du temps passe sans que mon futur ne se déplace sur la page encore vierge de trace.

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent lorsque ma main réussit, pour paver le cheminement de mon esprit, à enchaîner des strophes abouties dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture, si bien que pour combler cette déficience, le vide de ma page blanche est devenu l'horizon de mes jours, du plus long au plus court.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse à l'inquiétude de mon esprit de ne s'extraire de son hébétude, je redistribue les fragments dispersés de la phrase disloquée jusqu'à ce que devienne évidant, de gauche à droite en partant de la majuscule, le sens du temps passé à ne perdre le cheminement de la trace dans le vide de l'espace tant que la pirouette d'une tournure ne l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel, je ne puis l'accompagner des yeux sans que ne m'en détache la voix soliloquée dans la solitude et que ne ricochent dans ma caboche, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, les rimes banales de la phrase bancale qui prolonge mon attente de la pensée obscure dont l'horizon se couchera sur une ronde des jours dont la vanité dévorée par l'oubli me masque le mystère de la nuit infinie.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion d'un écoulement du temps où s'imbriquerait le journalier de sa rotation dans l'annuel de sa révolution pour un ballet des astres résultant de l'opposition des ondes gravitationnelles à l'attraction dispersive du vide, que l'embrasement d'une armada de nuages, perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du temps.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient courtiser, sur une nouvelle page vierge, la silhouette entraperçue de la femme nue qui remonte le mince filet d'encre noire de mes nuits pour répondre longuement, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refléurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même les couleurs de la brassée parfumée de fleurs des champs reçoivent au printemps, le regret du temps dispersé aux quatre vents.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette plainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs, si l'espérance de la vie qui me reste ne renouait avec les années d'une jeunesse où, pour préserver le moment où son âme s'abandonnera à l'eau du baiser qui vous lie à son lit mouvant, les mots du désir d'embrasser le temps où l'amour dure toujours brodent sur l'aire vierge des pages l'espoir d'une histoire que n'épuise le puits d'encre noire.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

poème relu et modifié, le mercredi 25 octobre 2023.

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
“*Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements